

lionne et en saisissant un poignard à la ceinture du négrier. Arrière ! rugit-elle hors d'elle-même, arrière, ou je te tue !

Sliman, prompt comme l'éclair, s'était jeté de côté en se courbant, et, saisissant Catherine par les jambes, il la faisait choir, la tenait sous son genou, et paralysait, par son étreinte, la main qui tenait le poignard.

— Bouge donc maintenant ! hurla la bête féroce. Ah ! il faut te lier pour te réduire, pour t'avoir. Eh bien, je te garrotterai ! acheva le brigand au comble de la rage.

Alors une lutte terrible s'engagea entre l'ange et le démon.

L'ange se défendait avec la folie du désespoir.

Le démon fut plus fort que l'ange.

— Oh ! oh ! dit-il en accompagnant ses paroles d'un rire satanique, tu le vois, tu es à ma merci.

« Il faut que rien ne me gêne. Cette robe me cache des trésors que je convoite depuis trop longtemps. Voici qui va m'aider à la dégrafer, ajouta-t-il en reprenant le poignard que ne pouvait plus retenir la main de l'infortunée.

Sliman commençait à déchirer le vêtement qui l'importunait, lorsqu'il s'arrêta tout à coup. Il regardait droit devant lui, fixement, et ses yeux dardaient des éclairs de haine.

## XXIX

### ELLE NOUS APPELLE

Quoi que nous en ayons, nous devons, pour l'intelligence de ce qui va suivre, laisser Catherine aux mains du négrier, retourner sur nos pas et nous transporter au camp de ses défenseurs.

La nuit est obscure, au ciel point de lune, point d'étoiles, Henri songe à Catherine, des pressentiments de toute nature le tiennent éveillé.

— Si elle avait besoin de moi, pensait-il. Qui sait ? peut-être est-elle parvenue à s'échapper. Peut-être un accident retarde-t-il la marche

des misérables qui la gardent. Si nous les avions suivis depuis hier, nous serions peu éloignés du lieu de leur campement. Elle s'est défendue contre le lâche qui l'enlevait ; je la sais assez résolue, si elle est poussée à bout, pour lui ôter la vie.

Et les suppositions succédaient aux suppositions.

Une fois sur cette pente, Henri se persuada que Catherine était dans leur voisinage, qu'elle les appelait à son secours. Cette hallucination se prolongeant, il entendit comme un cri lointain dans lequel il reconnut la voix de sa bien-aimée.

— Debout, s'écria-t-il, elle nous appelle !

Les quatre dormeurs s'éveillèrent en même temps.

— Amis, leur dit Henri, vous allez douter de ma raison, vous allez me regarder avec incrédulité, mais je viens d'entendre, dans le silence profond de la nuit, un cri éloigné poussé par notre amie.

— Par Catherine ? interrogea Paul avec anxiété.

— Est-ce une illusion de mes sens ? Est-ce un cri réel qui a retenti à mes oreilles ? Est-ce un pressentiment ? Est-ce un produit de mon imagination inquiète, de mon cœur trop agité ? Je l'ignore. O mes chers compagnons, je vais courir dans la direction de ce cri, je ne reste pas une minute de plus ici.

— Partons, répondit Paul. Quelle que soit cette voix, c'est un avertissement, c'est un appel.

— Henri était sous le coup d'une hallucination ; pour moi c'est certain, dit von Ruff. Les pressentiments, les miracles, les voix mystérieuses ou surnaturelles me laissent absolument incrédule ; mais ici, en Afrique, dans le milieu étrange où nous sommes, je ne dois pas rester sourd aux bruits qui se produisent, quels qu'ils soient. En marche, je vous suis !

— Fichu pays pour voyager la nuit ! fit Criquet. On n'y allume pas les réverbères.

— La marche sera lente et pénible, mais elle nous fera gagner du terrain.

— Baste ! après tout, nous prendrons nos yeux à nos mains et von Ruff par le bras, acheva Criquet déjà prêt à partir.

— Démarrons le radeau et gagnons la rive opposée, soyons prudents !

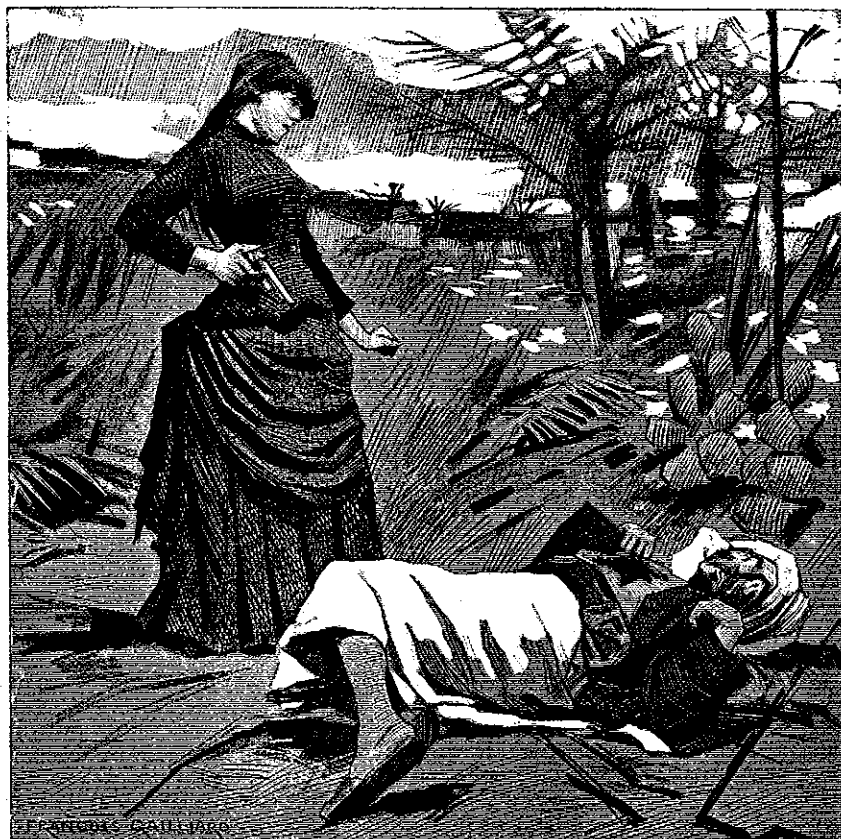
— Allons ! firent ensemble les voyageurs.

Malgré l'obscurité de la nuit, ils réussirent à traverser le fleuve sans encombre.

— Voici notre direction, dit Henri dès qu'il eut mis le pied sur la

berge. Je vous recommande encore une fois d'être prudents et attentifs au moindre bruit...

Lorsque le jour parut, ils avaient franchi dix kilomètres environ. Ils s'étaient légèrement écartés de la direction marquée par les pieds des quatre chameaux que montaient les négriers. Ils marchaient



CATHERINE DENEURA QUELQUES INSTANTS IMMOBILE. (P. 209.)

avec une ardeur soutenue, von Ruff cheminait à souhait. La prédiction de Criquet relativement au savant se réalisait.

Rien n'était venu confirmer l'allégation d'Henri. Pour ses amis le cri qu'il avait entendu était le résultat d'une illusion, et cependant son cœur était toujours plein d'espoir.

Les défenseurs de Catherine, ayant repris la piste des chameaux, aperçurent devant eux un bois au milieu de la plaine. Ce bois, qui pouvait avoir dix kilomètres de front, étalait sa verte frondaison au-dessus d'une pelouse unie, immense.

C'est sous ce bois que Sliman allait ajouter un nouveau forfait à la série de ses crimes déjà si nombreux.

Ce monstre avait aperçu les défenseurs de sa victime. Cette vue l'avait interdit au moment où, se croyant seul, il allait flétrir la malheureuse captive de Boukra.

Henri et ses compagnons ne le distinguaient pas au milieu des taillis. Ils étaient encore trop éloignés du bois pour en discerner les détails.

Ils précipitaient instinctivement leur marche. Henri s'était mis à courir. Il espérait.

Pourquoi ? Il ne le savait pas encore ; mais il courait, mais il espérait.

Sliman, cessant de regarder fixement la plaine, laissa un moment Catherine épuisée par la lutte qu'elle venait de soutenir.

— J'avais aussi prévu cela, dit-il en courant vers ses deux chameaux et en les ramenant près d'elle.

Il l'enleva comme une plume, la plaça sur l'un d'eux sans mot dire, l'y garrotta sans se soucier de la position qu'il donnait à la malheureuse et ne se préoccupant que de la solidité de ses attaches, puis, bondissant sur sa monture, il prit, sous bois, une direction perpendiculaire à celle qui menait au camp de Calao.

Lorsqu'il fut en plein bois, il fut forcé de chercher les clairières de la lisière, ensuite le côté de la plaine opposée à celle que traversaient Paul et ses amis. Il plongea de nouveau sous bois, en ressortit, revint sur ses pas et fila tout d'une traite jusqu'à une distance de sept kilomètres environ de son campement. Il n'alla pas plus loin.

— Ici, dit-il à Catherine, tu verras peut-être passer tes amis. Ils se trouveront devant deux pistes partant de mon camp ; laquelle suivront-ils ? C'est ce que nous ne tarderons pas à connaître. S'ils viennent de notre côté, tu ne souffriras pas longtemps, car il me faut le temps de fuir. S'ils vont directement au camp, ce ne sera que partie remise. Je ne veux rien brusquer. La précipitation me ferait perdre le fruit de toutes mes combinaisons. Si tu bouges, si tu dis un mot, si tu cries au secours, je m'embusque derrière toi et je les

tue successivement, tes fameux amis. Tu comprends ma tactique ? jamais ils n'oseront tirer sur moi, car ce serait tirer sur toi, et ils aimeraient mieux mourir que de t'exposer à la moindre égratignure.

Les défenseurs de Catherine arrivaient au lieu de campement du négrier Sliman.

Henri marchait avec une attention fébrile.

— Qu'est ceci ? dit-il ; des pas allant en tous sens ont foulé l'herbe et le sol en ce lieu. Il y a eu campement sur ce point.

— Ils ne peuvent être loin, remarqua Paul, ces traces sont toutes récentes. Courons !

— Sachons d'abord si rien ne les trahira ici.

— Ça, dit Criquet qui avait fait le tour du camp, ça, c'est une trace.

— Oui, deux chameaux ont pris cette direction.

— Deux chameaux ? Il y en avait quatre.

— Cherchons les deux autres.

— Les voici, s'écria Henri après un instant de recherches.

— Donc ? demanda Criquet,

— Donc, conclut Paul, c'est ici qu'ils se sont séparés.

— C'est très vrai, dit von Ruff. Veuillez remarquer, messieurs, que ce terrain a été singulièrement piétiné.

— Plus qu'il ne devrait l'être après le campement de quatre paisibles voyageurs.

— Cette piste et celle-là ont été tracées par les négriers. Quelle est celle qu'a suivie notre chère Catherine ? demanda Henri. Le camp de Calao était là, ou du moins se trouvait au bout d'une de ces deux pistes, ajouta-t-il en montrant la trace qui allait vers le camp et celle qui s'en éloignait.

— C'est aussi mon avis.

— Assurément ! voici la piste par laquelle ils sont venus à quatre, voilà celle qu'ont laissée les deux chameaux au retour.

— Et quelle est celle-ci alors ? demanda Criquet en désignant la troisième.

— Nous pouvons le savoir en la suivant.

— C'est indubitable ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que mademoiselle Catherine se trouve au bout de l'une et non au bout de l'autre, laquelle est la bonne ?

— Celle-ci, dit instinctivement Henri en désignant la piste qui allait sous bois.

— J'en doute, répondit Paul ; elle va vers la mer, ou du moins

vers les pays que nous avons déjà parcourus, tandis que l'autre suit la direction qui vient de l'endroit que ma sœur a quitté.

— Pourquoi cherchent-ils à nous égarer ? Celle-ci ou celle-là nous éloigne de Calao qui n'a pas à nous craindre. Je suppose qu'il a fait cacher sa victime dans quelque village dont il est sûr.

— Il me semble qu'en suivant cette piste nous verrons bientôt si elle est vraie ou fausse.

— Comment résoudre-vous ce problème de probabilités, sir Albéric ?

— C'est simple. La piste fautive se distingue de la piste vraie, comme le mensonge se distingue de la vérité. La vraie piste va droit devant elle, avec la conscience du devoir accompli ; la piste fautive est indécise, cherche ses mots ou figures, elle est tortueuse, d'une allure plus lente, plus étudiée, plus menteuse.

— Cette comparaison, quoique subtile, ne laisse pas que de contenir beaucoup de vrai. Je regrette de n'avoir pas étudié la tactique militaire : elle me serait d'un grand secours en cette occurrence.

— Mes amis, remarqua Henri, le plus sage serait, je crois, de suivre cette piste, comme je l'ai déjà dit.

— Permettez un mot, reprit Criquet ; cette piste est fautive. Des gens qui sont ou se croient sûrs de ne pas être attaqués, ne prennent pas par les bois où l'on se cache.

— En effet, répondit Paul ; les négriers savent fort bien qu'il nous est impossible de les suivre, ils se sentent assez d'avance sur nous pour nous éviter ; pourquoi allongeraient-ils inutilement leur chemin en le choisissant difficile et plein d'obstacles ?

— Ce raisonnement est péremptoire.

— Non, il ne me convainc pas. Je veux suivre cette trace, du moins jusqu'à ce que je la reconnaisse fautive.

— Allons-y, messieurs, on ne discute ni l'instinct, ni l'inspiration.

— Allons !

Ils marchaient lentement, les yeux fixés sur le terrain qu'ils parcouraient. Au bout d'un instant Criquet s'arrêta.

— Voilà, dit-il, le deuxième crochet de la piste. Elle rentre dans le bois, puis elle en sort, pour passer son temps. Ils ne sont pas de première force, les dépisteurs.

— Marchons encore, insista Henri.

Sliman avait observé les allées et venues des amis. Il les avait vus prendre la voie qu'il avait suivie. Il remarqua qu'ils ralentissaient peu à peu leur marche ; il conclut de leur indécision appa-

rente qu'ils avaient peu de confiance dans la suite de leurs recherches.

Il s'était blotti derrière une butte de terre et avait choisi un fort tronc d'arbre pour mieux se dissimuler.

Avant de se dérober à la vue de ceux qui le cherchaient, il avait eu la précaution de faire agenouiller les deux chameaux, leur ventre reposant sur le sol, puis, après avoir plié leurs jambes, il avait lié celles de devant pour empêcher ces dociles animaux de se relever; ils perdaient ainsi la moitié de leur taille en hauteur.

Catherine, couchée sur le dos de sa monture comme sur un lit de torture, ne pouvait ni voir, ni entendre ce qui se passait autour d'elle.

Henri et ses compagnons, après avoir marché pendant une heure, s'arrêtèrent pour la dixième fois.

— Inutile, dit Paul, d'aller plus loin, c'est une fausse piste.

— J'en étais convaincu, s'écria Criquet.

— Je n'ai rien à objecter, je serai de l'avis du plus sage, messieurs et chers amis, dit à son tour von Ruff.

Henri gardait le silence. De grosses larmes coulaient lentement le long de ses joues.

— Viens, frère, lui dit Paul, elle est sur l'autre route.

Le fiancé le suivit sans répliquer, le cœur bondissant dans sa poitrine.

Ils revinrent sur leurs pas.

Le négrier poussa un rire infernal en les voyant se retirer. Il resta immobile, derrière le tronc d'arbre.

Ils revinrent au camp et s'engagèrent dans la seconde direction qu'ils voyaient tracée devant eux.

Henri, avant de partir, avait jeté un dernier regard sur les vestiges que ses amis croyaient faux, et avait dit en soupirant avec amertume :

— Pourquoi suis-je donc invinciblement attiré vers ce bois ? Oh ! pourquoi ? Et il avait suivi ses amis.

Ils marchèrent encore une heure, la fatigue les accablait.

Une rivière, dont le courant était très rapide, leur barrait le chemin ; l'eau en était trouble et peu profonde.

von Ruff regardait le courant avec une expression douloureuse.

Criquet le remarqua ; il lui vint en aide.

— Monsieur Paul, s'écria-t-il, dites-moi donc où est le château d'eau de cette gare.

— Pourquoi ? répliqua assez sèchement l'interpellé.

— Parce qu'il serait temps de mettre de l'eau dans la locomotive, je sens des tressaillements de surchauffe, et le train n'ira plus longtemps sans accident.

— Tu as raison, ami, les forces physiques de l'homme n'égalent pas ses forces morales. Je suis fatigué. Henri seul ne sent pas la fatigue.

— Parce que la fièvre lui fournit un moyen de se brûler le sang jusqu'à complet épuisement, répondit von Ruff.

— Il vous a fallu un grand courage, cher savant, pour arriver jusqu'ici.

— Oui et non. Oui, parce que j'ai quelque difficulté à marcher; non, parce que la peine est compensée par l'espoir.

Henri ne s'était pas arrêté; il allait et venait fiévreusement.

— Reposez vous ! lui criaient ses amis; sans cela demain vous serez incapable de faire un pas.

— La piste que nous suivons se termine ici, répondit-il; ils ont longé le cours de la rivière pendant assez longtemps pour que je n'aie pu la retrouver dans cette première exploration. J'ai besoin de repos, je le sens, pour pouvoir continuer notre route. Mais qu'importe ? maintenant ou plus tard, nous mourrons à la tâche.

— Non pas ! s'écria Criquet, non pas ! J'ai eu tout à l'heure une idée que les plus cruelles tortures ne me feraient pas avouer et qui, je le déclare sans orgueil, nous conduira sûrement au but que nous nous sommes proposé.

— Le moment est venu d'être sérieux, Criquet; dites-nous ce que vous croyez faire.

— Si les tortures sont impuissantes à me faire parler, la persuasion l'est plus encore. Si je vous disais ce que je pense, vous seriez capable de me maltraiter; tellement c'est bête; mais je persiste dans mon idée. Je demande formellement que l'on décide la marche, la conduite, et cætera, que nous devons tenir dès que nous serons reposés.

— Aller au camp du négrier, répondit résolument Henri.

— Oui, allons au camp de l'infâme ! Je jure que dès maintenant ses heures sont comptées, s'écria Paul d'une voix vibrante comme l'acier.

— Non, il parlera d'abord, dussé-je me faire plus féroce que lui-même. Oh oui, il parlera, je le jure ! rugit Henri.



Ses amis ne l'avaient jamais vu ainsi. Blême, les yeux saillants et injectés de sang, les lèvres tremblantes et serrées l'une contre l'autre, il était d'une rage concentrée impossible à dépeindre.

— Donc, fit Criquet, je conclus : ne nous inquiétant plus des pistes vraies ou fausses, nous allons directement au terrier de la bête, que nous prendrons soit au trébuchet, soit autrement.

— Oui. Et je serai calme alors, fit Paul ; mais... Calao, malheur à toi !

Nos amis avaient quelques provisions de bouche ; ils se les partagèrent.

## XXX

## HORRIBLE

— Partis ! dit Sliman en respirant largement, dès qu'il vit les défenseurs de Catherine au bord du fleuve. Ils chercheront les deux chameaux ; ils ne les trouveront pas dans le courant du fleuve où je les ai noyés.

« L'eau est peu profonde, à la vérité ; mais toute eau courante forme des remous, des tourbillons, donc des fosses, des précipices dans son lit. Les deux corps ne remonteront pas à la surface ; l'eau qui est entrée par le large trou que j'ai pratiqué sous leur ventre, les pierres dont je les ai chargés les retiendront sur le fond vaseux.

« Mais, au fait, cette précaution n'était pas indispensable. J'avais cru que les blancs chercheraient la piste de l'autre côté de la rivière. Ils sont exténués, ils se reposent de leurs vaines fatigues. Tout est pour le mieux. Ils ne peuvent me voir. Il m'est loisible de rester ici ou d'aller plus loin. J'ai le choix. Je déclare, pour leur consolation, que j'ai eu un moment d'inquiétude : cinq contre un, c'était beaucoup ; il leur était facile de me cerner, de tirer quand même. J'ai eu de la chance.

« Et maintenant, ma petite blanche, vous êtes à moi ! » ajouta-t-il en achevant son aparté.

Il se rapprocha de l'infortunée Russe et, sans dire un mot, débarrassa de ses entraves le chameau qui la portait et le fit se relever. Il fit de même pour le sien ; puis, s'assurant par un dernier regard